

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR LE MISSIONNAIRE PROSPER LEMUE.

(Suite et fin.)

Un grand encouragement attendait notre frère et ses deux collègues à leur arrivée au Cap. Les descendants des réfugiés français que la révocation de l'Edit de Nantes avait forcés de chercher un asile dans cette contrée lointaine, s'assemblèrent en foule pour souhaiter la bienvenue à des coreligionnaires qui avaient eux, aussi, quitté pour toujours les rivages de la France, mais volontairement et en possession de la liberté religieuse et civile. Dans cette circonstance émouvante et solennelle, Lemue représenta noblement nos Églises et fit entendre des paroles dignes d'elles.

« Quand deux frères se rencontrent après une longue séparation, qu'elles sont tendres et ravissantes les émotions qui remplissent leurs cœurs ! Quelle joie n'éprouvent-ils pas à se revoir ! Vos pères sont nos pères.

« Le même pays a donné naissance à nos ancêtres, et de plus nous élevons nos regards ensemble vers la même patrie céleste. Oh ! qu'ils seraient réjouis, ces saints hommes qui, pour l'amour de la religion de Jésus-Christ, s'exilèrent de leur chère France, et qui, pour se mettre à l'abri des persécutions, cherchèrent dans des terres étrangères un asile que la patrie leur refusait, qu'ils seraient, dis-je, réjouis, s'ils étaient témoins de ce qui se passe dans cette assemblée, s'ils pon-

vaient voir ces enfants, en faveur desquels ils prièrent tant de fois, réunis de nouveau ! Les requêtes qu'ils ont fait monter vers le trône de la grâce ont été exaucées. Si l'Évangile a été la cause de notre séparation, c'est ce même Évangile qui, aujourd'hui, est la cause de notre réunion. Dieu a fait de grandes choses pour la France ; il a fait briller parmi nous, d'un nouvel éclat, le flambeau de la vérité évangélique. Nous avons été, pendant un temps, enfoncés dans un état de sommeil spirituel et même de mort ; nous ne possédions plus l'esprit de nos pieux ancêtres, nous avons perdu le zèle, le dévouement des Drelincourt, des Dailly, des Claude, des Mestrezat ; mais Dieu nous a visités dans notre misérable état et nous a réveillés de notre léthargie. Maintenant, mes frères, encourageons-nous les uns les autres dans l'œuvre du Seigneur et faisons tous nos efforts pour soumettre de plus en plus nos cœurs à l'empire de la religion, car comment pourrions-nous communiquer ses bienfaits à nos semblables si nous ne les possédions pas nous-mêmes ? »

Ces paroles chaleureuses de Lemue et celles que ses collègues firent également entendre, eurent un effet irrésistible sur les descendants des réfugiés. Ils insistèrent pour que l'un de nos missionnaires s'installât au milieu d'eux, instruisit leurs esclaves et les édifiât eux-mêmes par ses prédications. On sait quels beaux fruits a portés et porte encore le ministère de M. Bisseux. A mesure qu'ils se produisaient, le cher Lemue rendait grâce au Seigneur d'avoir pu contribuer à un arrangement sur lequel la bénédiction divine reposait d'une manière si évidente.

Du Cap, Lemue et Rolland se rendirent dans la Cafrerie, où ils espéraient pouvoir s'établir. L'amiral comte Verhuel leur avait remis une lettre de recommandation pour Gaika, l'un des principaux chefs de cette contrée. Chemin faisant, ils eurent l'avantage de visiter plusieurs stations missionnaires. Ils firent dans toutes des observations d'un haut intérêt, et ils surent les reproduire, de la manière la plus

heureuse, dans une série de lettres qui contribuèrent puissamment à étendre l'intérêt missionnaire parmi nous. On ne s'était pas fait jusque-là une idée des étonnantes transformations que l'Évangile avait déjà opérées au sein d'une race dont la civilisation et la philosophie avaient le plus désespéré ; celle des Hottentots. La vue des succès de ses devanciers, loin de rendre Lemue moins défiant de lui-même et de diminuer à ses yeux les difficultés de sa tâche, lui suggérait les paroles suivantes, qu'il adressait à M. Galland, son premier directeur :

« Priez donc sans cesse pour les pauvres missionnaires français, car personne n'a plus besoin qu'eux de la grâce de notre Seigneur. Nous voyons, tous les jours, que les missionnaires qui ont le plus de foi et de piété sont aussi ceux qui ont le plus de succès. Il est impossible de communiquer aux autres ce que l'on ne possède pas soi-même ; et comme nous ne possédons rien, dès que nous sommes séparés de Christ il n'y a plus rien à espérer. Je ne dis pas que vous deviez prier pour nous plus que pour les autres, ou demander à Dieu qu'il convertisse beaucoup de gens *par notre ministère* : il importe fort peu d'apprendre par qui les païens sont convertis pourvu qu'ils le soient ; car l'amour de Dieu fait que l'on oublie les hommes, pour n'attribuer la gloire qu'à Celui auquel elle appartient véritablement ; la seule chose qu'il est nécessaire de demander pour nous, c'est que nous trouvions grâce devant les yeux du Seigneur.

La place ne manquait pas en Cafrerie à côté des Sociétés anglaises, mais il régnait alors dans ce pays un mécontentement universel causé par les arrangements des blancs. Nos frères pressentirent des luttes sanglantes, qui ne tardèrent pas en effet à commencer. Ils s'aperçurent que leur nationalité, sans les rendre précisément suspects, ne laissait pas que de causer quelque malaise aux autorités coloniales. Ils prirent le grand parti d'aller chercher des contrées entièrement neuves, où aucune autre Société n'eût encore porté le message de l'Évangile et où ils pussent espérer d'échapper aux

désastreux conflits de notre race avec les tribus aborigènes. Cette détermination, qui leur faisait honneur, Lemue se la reprochait presque; tant sa profonde déférence pour les hommes placés à la tête de la Société le mettait en garde contre son jugement personnel. « Si nous avons pu recevoir vos directions, » écrivait-il alors au Comité, « tous nos doutes se seraient dissipés; nous aurions reconnu, dans l'expression de vos désirs, l'indication de la Providence; mais nous étions trop loin pour nous aider de vos lumières. Je puis bien vous dire que j'ai souvent arrosé de mes larmes le sol de la Caffric. Le Seigneur seul était témoin des agitations auxquelles nos âmes étaient en proie. Oh! c'est dans ces moments que l'on a besoin de se rappeler la promesse qu'il a faite à ses disciples *d'être avec eux jusqu'à la fin du monde*, car que deviennent tous nos plans et toutes nos conceptions s'il ne les approuve? Tels étaient nos combats, et cependant je n'ai jamais éprouvé plus vivement le bonheur de ceux qui sont morts à eux-mêmes et qui se reposent uniquement sur Dieu. »

Deux mois plus tard, Lemue et son ami, s'avançant vers le Nord, jusqu'à 250 lieues du Cap, arrivèrent à Litakou, qui était alors la dernière ville marquée sur les cartes de l'Afrique méridionale. C'est dans le voisinage de cet endroit que le célèbre missionnaire Moffat avait fondé la station florissante de Kuruman. Nos frères se proposaient d'aller à une centaine de lieues plus loin dans la direction du Nord-Est, prêcher l'Évangile aux Baharoutsis, nation considérable dont on venait d'apprendre l'existence. Il fallut d'abord séjourner quelque temps à Kuruman pour acquérir une certaine connaissance de la langue du pays, et faire les nombreux arrangements et préparatifs que nécessitait une entreprise tout à la fois religieuse et civilisatrice. Lemue fit alors une très grave maladie. Elle présentait les mêmes symptômes que celle qui vient de nous l'enlever. Il en a conservé le germe fatal pendant toute sa carrière.

« L'affection dont je souffre, écrivait-il du fond de sa pauvre

touche africaine, paraît être une inflammation chronique de l'estomac, accompagnée de vomissements, et qui me permet à peine de prendre quelque légère nourriture. Quel en sera le résultat ? Dieu le sait ; mais, selon l'homme, il semble qu'il y ait peu d'espoir de rétablissement. Dans les circonstances où nous nous trouvons, sur le point d'entreprendre un long voyage dans l'intérieur et de commencer un nouvel établissement, ce qui demande beaucoup de travail et de renoncement, cette affliction est plus difficile à supporter ; cependant, par la grâce de Dieu, je crois être résigné à sa volonté. Que je vive ou que je meure, c'est à peu près la même chose à mes yeux, car je suis persuadé que Dieu fait tout concourir au bien de ceux qui l'aiment. Quant à l'avancement de son règne, qui ne sait qu'il a toute puissance en main, et qu'il dispose à son gré des moyens qu'il lui plaît d'employer pour accomplir ses promesses. — « Quelle foi, quelle paix, quel abandon parfait à la volonté du Maître ! Loin que je l'ai connu, pendant une intimité de trente-cinq ans, est tout entier dans ces lignes. Si Dieu l'avait recueilli, il n'eût pas fallu pleurer sur lui ; il eût pris tout naturellement place parmi ces combattants, déjà bien nombreux dans le ciel, que le Seigneur s'est plu à couronner avant la lutte, voyant dans l'intensité de leur foi et de leur amour tout ce que d'autres deviennent et font à l'aide des années.

Cette maladie était le fruit du zèle de notre ami. Son collègue, M. Rolland, avait fait une première excursion dans le pays des Baharoutsis. Il avait trouvé des populations toutes disposées à recevoir des missionnaires, mais, bien qu'elles fussent nombreuses et puissantes, un envahisseur sanguinaire, Moussélékatsi, les tenait sous un joug de fer. Elles craignaient qu'en accueillant des hommes dont l'influence salutaire à tous égards était universellement attestée, elles n'éveillassent la jalousie du tyran, et ne se fissent soupçonner de vouloir reconquérir leur indépendance. Il fallait leur laisser le temps de chercher les moyens de parer à ce dan-

ger. Dans l'intervalle, Lemue n'avait pu résister au désir d'aller voir s'il ne pourrait pas faire quelque bien aux rares habitants du Kalihari, espèce de petit Sahara, s'étendant au nord et au nord-ouest de Litakou. Il faillit y périr de soif et de fatigue. Laissons-lui raconter cet incident de sa vie, qui suffirait à lui seul pour montrer de quel dévouement il était capable.

« Plusieurs habitants de Kuruman avaient résolu d'entreprendre ce voyage pour faire des échanges de verreries, de tabac, et d'autres articles, contre des dents d'éléphant. Quand nous les vîmes aller braver toutes sortes de dangers, sans autre motif que celui d'un gain terrestre, nous eûmes honte de mettre moins de zèle à propager l'Évangile, et nous ne pûmes résister au désir de les accompagner. Nous nous mîmes en route, M. Baillie (collègue de M. Moffat) et moi, et nous allâmes rejoindre les voyageurs. Dès le premier jour, nous fûmes obligés de nous frayer un chemin dans le désert, et de nous y diriger au moyen de la boussole. Souvent, il nous fallait prendre la hache pour nous ouvrir un passage à travers les buissons épineux; d'autres fois, nous étions obligés de longer des collines assez escarpées, au risque de voir nos bœufs et nos équipages se précipiter dans la vallée. A mesure que nous avançons, le pays devenait plus sec et moins montueux; d'immenses plaines de sable, où l'on rencontrait ici et là quelques mimosas, s'étendaient devant nous. Quoique nous fussions déjà au commencement de l'hiver, la chaleur était si grande que nous pouvions à peine la supporter. L'eau était très rare, si rare qu'il nous fallait souvent faire une journée de chemin pour en trouver tant soit peu pour abreuver nos bœufs; mais ces privations n'étaient rien encore en comparaison de celles que nous eûmes à souffrir vers la fin de notre voyage. En quittant nos campements le matin, nous avions toujours soin de consulter nos Béchuanas sur la distance qui nous séparait du lieu le plus voisin où il nous serait possible de trouver de l'eau; mais, malgré

ces précautions, nous fûmes exposés au plus grand danger. Ainsi, nos guides nous ayant assurés, en quittant Malébing, que non loin de là, il y avait de l'eau en abondance, nous les crûmes sur parole, et nous continuâmes notre route; mais, ayant marché deux jours et une nuit sans nous arrêter, toujours dans l'espoir de trouver une source, quelle ne fut pas notre consternation quand, après avoir péniblement atteint l'endroit qui nous avait été indiqué, nous vîmes toutes nos espérances déçues. Nos bœufs, tourmentés par la soif, étaient devenus tellement intraitables que ce n'était qu'avec la plus grande peine que nos gens parvenaient à les retenir sous le joug. Après bien des angoisses et des délibérations, nous arrêtâmes qu'il fallait, sans perdre un moment, se mettre à creuser dans le sable. Tout le monde se mit à l'ouvrage, mais le sable était si mouvant qu'il remplissait les trous à mesure que nous les faisions. Cependant, à force de persévérance, nous parvîmes à creuser des fossés de six pieds de profondeur, où nous eûmes la joie de voir l'eau sourdre lentement. La main de la Providence était visible en cette occasion; aussi, en considérant l'eau qui jaillissait et qui s'élevait insensiblement, je disais en moi-même : « Remplis, « Seigneur, remplis ces fossés; autrement nous sommes « morts, et les oiseaux de proie mangeront notre chair dans « le désert. » Pendant deux jours consécutifs, nous fûmes occupés à puiser de l'eau dans des vases pour abreuver nos bêtes. Cet endroit se trouve à un degré sud du tropique du Capricorne. Aucun voyageur, que je sache, n'avait encore essayé de pénétrer aussi avant, de ce côté, dans l'intérieur du pays. Jugeant que ce serait nous exposer à une mort certaine que d'aller plus loin, nous nous disposâmes tous à revenir sur nos pas, par le même chemin que nous étions venus.

« Arrivés à Malébing, dont nous étions partis quelques jours auparavant, hommes et femmes se jetèrent dans l'eau à l'envi, ne pouvant assez se désaltérer et se rafraîchir.

Comme ce jour-là était un dimanche, nous eûmes un service religieux, dans lequel nos Béchuanas montrèrent, par leurs larmes et leurs sanglots, la reconnaissance dont ils étaient pénétrés envers Dieu, pour la délivrance qu'il leur avait accordée.

« Dans toute cette contrée, je ne crois pas que nous ayons vu plus de deux cents habitants. Ils n'ont pour tout moyen d'existence que le gibier qu'ils tuent à la chasse, et une espèce de melon d'eau qu'ils appellent *makatané*. Ils ont plus d'une fois assisté à notre culte; mais quand nous les interrogeons sur ce qu'ils avaient entendu, ils se mettaient à rire, comme si ces choses-là ne les concernaient en aucune manière! »

Le rétablissement de Lemue, l'effet des tentatives de M. Rolland, et l'arrivée d'un nouveau collaborateur, M. Pellissier, permirent enfin de croire que l'on pouvait se rendre dans le pays des Baharontsis avec bon espoir de succès. Le voyage se fit sans difficulté. La vue de cette contrée produisit sur notre frère une impression très vive. « Dans ce moment, je me souvins de cet endroit de l'Écriture : *Et Lot, élevant les yeux, vit toute la plaine du Jourdain qui était comme le jardin de l'Éternel!* Des réflexions telles que celles-ci se pressaient en foule dans mon esprit : Dieu nous fera-t-il la grâce de mourir à son service dans ces contrées? Pourrons-nous, comme de fidèles serviteurs, lui remettre notre âme en paix, à la fin de notre carrière? Aurons-nous le bonheur de faire goûter à ces peuples la prédication de la croix, et de former ici de nouveaux adorateurs de Jésus-Christ?...

Le pays était magnifique, très bien arrosé, suffisamment boisé, cultivé dans presque toute son étendue. La population était fort nombreuse. A l'apparition des missionnaires, on entendit de tous côtés ce cri joyeux : « Voilà nos gens qui arrivent! » Le chef de Mosiga mit à la disposition des missionnaires une belle vallée, et les fit aider dans leurs premiers travaux d'installation.

Tout semblait dépasser l'attente des missionnaires. Mais le terrible Moussélékatsi était toujours dans le voisinage, et il leur faisait attendre la permission de résider dans ce qu'il appelait ses domaines. Vainement M. Pellissier était allé, au péril de sa vie, tenter d'amadouer cet homme feroce en lui expliquant les intentions parfaitement désintéressées des messagers de Dieu. Jusque-là, le conquérant s'était contenté d'hommages, de tributs, mais il avait résolu de faire périr tous les Baharoutsis capables de porter les armes, de réduire leurs femmes et leurs enfants en esclavage, et de s'emparer de tout ce qu'ils possédaient. Après un séjour de trois mois, nos frères virent éclater l'orage; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils purent, par une fuite précipitée, se soustraire à un massacre presque universel, et se réfugier à Kuruman, auprès de leur ami, M. Moffat.

En annonçant à ses directeurs cette catastrophe et cette délivrance, Lemue résumait ses sentiments en ces mots : « Nous pouvons dire avec un saint homme : *Nunc gaudeo, statim tristor; nunc vivo, jam morior*. C'était sans doute dans l'intention de prémunir ses disciples contre de pareilles épreuves que le Seigneur leur disait : *Possédez vos âmes par la patience*. Le temps de mettre ce précepte en pratique est arrivé pour nous; acceptons donc la coupe d'amertume que Dieu nous présente, et adorons la profondeur de ses desseins. Si nous sommes si impatients, si prompts à murmurer lorsque quelque barrière s'oppose à nos efforts, ce n'est sans doute que parce que nos jours s'envolent rapidement, et que nous sentons que l'occasion de faire du bien nous échappera bientôt; mais cette considération n'a pas de valeur devant Dieu, qui est éternel, et pour qui *mille ans sont comme un jour*. Il fera le bien, mais il le fera sans se hâter; il entendra nos prières, il convertira les nations, mais auparavant il veut que nous prenions le sac et la cendre. Si l'Église gémit encore comme une colombe, tantôt dans une partie de ses membres, tantôt dans une autre, elle n'en triomphera pas

moins. Que nos frères se souviennent qu'en 1755, Egédé quitta le Groënland avec une douleur secrète, qui fit descendre ses cheveux blancs au sépulcre, et maintenant la foi porte des fruits abondants dans ces régions glacées. Il n'y a pas encore quinze ans que l'on désespérait du salut et de la civilisation des habitants de la Polynésie, et aujourd'hui l'on y compte un grand nombre de chrétiens. »

Un peu plus tard, nous retrouvons Lemue encore une fois dans des déserts brûlants. Il y est, en cette occasion, avec son cher compagnon d'œuvre, Rolland. Ils sont occupés à recueillir des centaines de fugitifs échappés au massacre de Mousséikatsi. Ces infortunés avaient erré pendant plusieurs semaines sans savoir où trouver un refuge. Ils mouraient littéralement de faim. Nos amis avaient eu soin de prendre avec eux quelques pièces de bétail. On en abattit immédiatement ce qu'il fallait pour rendre un peu de force à cette multitude expirante. Puis commença une exode digne de l'ère patriarcale. Deux blancs, connaissant à peine le pays, guidaient par petites étapes, à travers d'affreuses solitudes, une foule de noirs qui, la plupart, les voyaient pour la première fois. Suivis d'un pareil cortège, les missionnaires purent se faire quelque idée des soucis de Moïse lorsqu'il marchait à la tête d'Israël. C'était sur eux que reposait le soin de conduire tout ce monde par des endroits pourvus d'eau, de veiller à ce que les femmes et les enfants ne restassent pas en arrière. Le soir, lorsqu'on faisait halte, c'était une clameur générale pour obtenir quelque nourriture. A peine un bœuf était-il dépécé que les plus affamés s'élançaient, comme des aigles sur leur proie, pour enlever tout ce qu'ils pouvaient. Les chefs, conservant leur dignité, s'efforçaient de rétablir l'ordre, et donnaient un bon exemple en se contentant d'une portion en tout semblable à celle du moindre de leurs subordonnés. La persévérance des serviteurs de Dieu triompha de toutes les difficultés. Ils ménagèrent à leurs protégés une bonne réception dans des régions plus hospitalières, et, sans

avoir l'air de s'en douter, ils accomplirent l'un des actes les plus dignes de figurer dans les annales de la charité chrétienne.

Un nombre assez considérable de réchappés résolut de se fixer définitivement auprès d'eux; c'est alors que fut fondé *Motilo*, la station où Lemue devait passer la plus grande partie de sa vie.

Cet endroit, situé dans le voisinage immédiat de Litakou, ressortissait d'un district où la Société des missions de Londres avait, depuis quelque temps déjà, commencé d'importants travaux. Mais M. Moffat ne suffisait pas à la tâche; la localité en question était à dix-huit lieues de sa résidence. Cet excellent homme, prenant en considération les besoins du pays, les vicissitudes par lesquelles nos frères avaient déjà passé, fut le premier à leur recommander de ne pas attendre plus longtemps à mettre la main à l'œuvre.

Il y avait là à évangéliser la nombreuse population de Litakou, des dépendances importantes et les réfugiés du pays des Bahaoutsis.

C'était une belle tâche, mais elle n'offrait pas un aliment suffisant à l'activité de trois ouvriers. La Providence, veillant à ce que la marche du christianisme fût générale et progressive, ouvrait en ce moment, plus au sud à d'autres missionnaires français le pays des Bassoutos, qui était resté jusqu'alors entièrement ignoré, et qui avait ainsi failli échapper à l'action de l'Évangile. MM. Rolland et Pellissier, comprenant toute l'importance de ce nouveau champ de travail, alièrent fonder, sur ses confins, les stations de Béthulie et de Béerséba.

Lemue restait seul, mais Dieu lui envoyait, dans cette conjoncture, une compagne dévouée, à tous égards capable et digne de partager ses travaux, l'une des filles de son père en la foi, M. le pasteur Colani. Un peu plus tard, il eut le bonheur de voir s'adjoindre à lui deux excellents aides, M. et Mme Lauga.

Ses travaux à Motito commencèrent en 1833 et se continuèrent jusqu'en 1848. Pendant ce laps de temps, il y eut peu de variété dans sa vie. En Afrique, le missionnaire, s'il veut faire un bien réel et durable, doit se résigner à un genre d'activité fort monotone. Au milieu de populations n'ayant, en fait de religion, que des notions très vagues, plutôt superstitieuses qu'autre chose, ne sachant ni lire ni écrire, on ne peut pas faire grand fond sur des prédications volantes et espacées. Il ne saurait être question d'aller, comme les Apôtres et leurs imitateurs de l'Inde et de la Chine, se poster, un livre à la main, dans un *agora* ou un bazar quelconque, pour entamer de prime-abord une discussion, avec espoir d'atteindre les cœurs et les consciences. Cela vient plus tard, mais à la condition que l'on ait préalablement répandu autour de soi les éléments du débat. créé en quelque sorte une atmosphère religieuse. Quelque connaissance que l'on ait de la langue du pays, on n'est pas compris avant cela. Il en est de même pour ce qui concerne la civilisation. Il faut donc d'abord s'asseoir, s'installer, pour que les indigènes comprennent que l'on a quelque chose de sérieux à faire au milieu d'eux. Il faut, après cela, ajouter à sa résidence personnelle quelques centres d'action plus ou moins éloignés, suivant les forces que l'on a soi-même, ou celles d'autrui dont on a lieu de croire que l'on pourra disposer. On s'approprie ainsi une partie du pays, et l'on se dit : « Voilà mon champ de travail ; là sont les âmes dont je suis responsable. » Cela fait, on doit renoncer à tout ce qui n'est qu'accessoire ou ornemental. Il faut se résigner au saint prosaïsme d'un enfantement lent et laborieux, éclairer, reprendre, enseigner, comme Dieu le fit lui-même pour Israël, *ligne après ligne, précepte après précepte, un peu ici, un peu là.* » Personne ne sait lire, il faut ouvrir des écoles ; personne ne peut apprendre l'alphabet aux autres, il faut se faire maître d'école. Le dimanche va venir. les gens invités à se rassembler vont objecter le soleil ou la pluie ; il faut vite, de ses propres mains, élever un abri quelconque, plus tard on

songera à construire un temple avec l'aide des auditeurs que l'on aura gagnés. On voudrait arracher son monde aux habitudes folâtres et désordonnées des *kotla*, espèce d'agreste forum, où les désœuvrés ou de prétendus travailleurs passent tout leur temps lorsque les semailles sont finies. Pour cela, il faut les amener à substituer à leurs huttes étroites et ténébreuses des maisons où ils puissent s'installer commodément, vivre heureux avec leurs femmes et leurs enfants. Le maçon, le charpentier, ce sera le futur propriétaire ; car il n'y a, dans le pays, ni charpentier ni maçon ; mais le propriétaire demande que son bienveillant conseiller aille d'abord lui faire le tracé de la maison, lui montrer comment, au moyen d'un cordeau, on aligne les pierres ; par quel moyen on peut s'assurer que le mur monte d'aplomb. Plus tard, il faudra l'accompagner dans la forêt pour désigner les arbres qui conviennent à la toiture. Qu'on ajoute à cela tous les secours et les directions à donner pour l'agriculture, la confection des vêtements, les accidents et les cas de maladie, et l'on comprendra que si, au bout de quinze, vingt ans, le missionnaire se trouve avoir fait beaucoup, ce n'a été qu'à la condition de recommencer, chaque jour, un mode d'existence et une série de travaux que l'on peut résumer tout entiers, comme je viens de le faire, en une ou deux pages.

Lemue était tout particulièrement fait pour ce genre de vie. La culture des hommes était tout autant dans ses goûts que celle de son esprit. Éminemment sociable, d'une humeur très prévenante, il n'était jamais seul. Où qu'il fût, quoi qu'il fît, toujours quelqu'un trouvait moyen de l'aborder, sûr d'en tirer quelque bienfait. Il était lui-même un bienfait de Dieu. Rien qu'à le voir, à lui entendre dire quelques mots, on subissait, sans trop s'en rendre compte, une influence saine, prolitable, restaurante.

Le champ de travail dont il avait charge était passablement stérile, tant au physique qu'au moral. La stérilité des cœurs provenait en grande partie de l'autre. La question du manger

et du boire occupait une place démesurée dans l'esprit des indigènes, beaucoup plus grande par exemple qu'elle ne le fait dans la pensée des habitants du fertile Lessouto. De longues sécheresses encourageaient un fréquent recours aux *faiseurs de pluie* et à toutes sortes de pratiques superstitieuses. Les hommes influents organisaient, plus souvent qu'il n'eût été désirable, des chasses qui duraient plusieurs semaines, et où l'on faisait d'immenses provisions de viandes desséchées. Pendant ces absences, les impressions reçues dans le temple ou les écoles de la station s'affaiblissaient.

Malgré ces difficultés, Lemue et son collaborateur, M. Lauga, parvinrent à former une Église vivante, bien disciplinée, propre à les seconder dans leurs efforts pour la régénération du pays. Les lecteurs devinrent nombreux. L'observation du jour de repos ne tarda pas à être générale; le costume s'améliora, les habitations aussi, et les eaux d'une source, soigneusement aménagées, servirent à des cultures assez étendues.

Avec moins de succès, mais non sans profit, notre frère étendait en même temps ses soins sur quatre à cinq annexes un peu éloignées, mais fort importantes par leur population.

Il eut le bonheur de voir une tribu de Koranas se placer spontanément sous sa direction pastorale. Ayant recueilli ici et là quelques notions évangéliques, Mosheu et ses gens avaient résolu de se constituer en communauté chrétienne. Celui d'entre eux qui avait le plus de piété et d'instruction, Andries, frère du chef, s'était chargé de tenir le culte et d'apprendre aux autres à lire. Mais il fallait un directeur à cette Église naissante. Sans se laisser arrêter par la considération que leur résidence était à quelques journées de marche de Molito, ces braves indigènes fixèrent leur choix sur Lemue. Il fut arrangé qu'on viendrait le consulter le plus souvent possible, et que, de son côté, il irait de temps en temps passer une semaine ou deux à Mamousa, s'assurer de la réalité des conversions nouvelles, des progrès des écoliers

baptiser les catéchumènes, distribuer la sainte Cène aux communians. C'est au sein de cet intéressant troupeau que Lemue a peut-être trouvé les joies les plus douces de son ministère.

Pour avoir une idée complète du bien qu'il a fait pendant sa résidence à Motito, il faut tenir compte de ses habitudes hospitalières et de ses travaux de cabinet.

Les voyageurs, géographes ou naturalistes, qui se proposaient d'explorer l'intérieur du pays s'adressaient généralement à lui pour obtenir les renseignements, les guides, les provisions qui leur étaient nécessaires. Il mettait à leur disposition, avec le plus grand empressement, tout ce qui pouvait leur être utile. Les rapports presque journaliers qu'il entretenait avec des représentants de tribus fort éloignées, lui permettaient de fournir des indications extrêmement précieuses, de spécifier les points les plus intéressants sur lesquels devaient porter les recherches. Il ne manquait pas non plus de profiter des excursions lointaines que faisaient les indigènes de son voisinage, pour envoyer des messages d'amitié, de bon conseil, à des chefs influents, et pour préparer ainsi la voie à l'Évangile.

C'est en grande partie à son travail, à ses aptitudes philologiques, que les missionnaires habitant la même région que lui, doivent la connaissance approfondie et raisonnée qu'ils ont acquise de la langue, des traditions et des idées du pays. Il a traduit avec une rare fidélité sur le texte original, les livres des Psaumes, d'Ésaïe et des Proverbes. Ces versions, sauf la dernière, sont restées en manuscrit, parce que M. Moffat avait entrepris la reproduction complète des saintes Écritures. Mais le vénérable pasteur de Kuruman tenait en trop haute estime la science de son voisin de Motito pour ne pas y recourir fréquemment dans l'accomplissement de son importante tâche.

Ce furent ces aptitudes particulières qui déterminèrent les missionnaires du Lessouto, en 1847, à prier Lemue de venir

dans leur voisinage diriger une école normale, et de confier à M. Frédoux la continuation de son œuvre.

M. Lauga, qui devait être plus particulièrement chargé de l'enseignement industriel, devança son collègue pour vaquer aux travaux d'installation. La localité choisie était située entre Béthulie et Béerséba. Elle reçut le nom de Carmel. Cet arrangement eut cela de particulièrement doux pour Lemue qu'il le replaçait dans le voisinage immédiat des deux frères qui avaient autrefois partagé ses fatigues et ses périls dans le pays des Baharoutsis, MM. Rolland et Pellissier.

Au moment où l'école normale allait s'ouvrir, des événements imprévus bouleversèrent tous les plans qui avaient été faits. Le district où se trouvait Carmel tomba au pouvoir des Boers, et fut définitivement placé sous leur suprématie. La localité même et une certaine étendue de terres furent reconnues comme appartenant à la Société des Missions évangéliques de Paris. Mais il était impossible de s'attendre à ce que les familles du Lessouto, d'où les futurs maîtres d'écoles et évangélistes devaient sortir, consentissent à voir leurs fils aller se former dans des lieux placés sous un régime politique universellement redouté. Que devait faire Lemue? Un nombre assez considérable d'indigènes groupés autour de lui, et parmi lesquels ses élèves devaient faire leurs premiers essais, lui demandèrent avec instance de rester au milieu d'eux. Avant tout il leur fallait un père, un conseiller spirituel. Il se préparait d'ailleurs, pour le pays tout entier, de nouvelles commotions, qui allaient retarder indéfiniment la fondation d'une école normale. Il consentit à devenir le pasteur de ces âmes, plus préoccupées de leurs intérêts moraux que de leur indépendance nationale. C'est au milieu d'elles qu'il a exercé le reste de son ministère, déployant les mêmes capacités et vaquant aux mêmes devoirs qu'à Motito. Un conseil, composé des hommes les plus influents, réglait les questions d'intérieur, et Lemue abritait, autant que cela se pouvait, la communauté tout entière contre les injustices du dehors, par le

profond respect qu'il avait su inspirer aux oppresseurs de la race indigène. Grâce à son dévouement et à son extrême modération, il a pu se maintenir dans cette position exceptionnellement délicate assez longtemps pour gagner bien des âmes à Christ, et civiliser définitivement des gens qui avaient encore presque tout à apprendre lorsqu'ils s'étaient placés sous ses soins.

Cependant, de nouvelles difficultés, créées par la guerre qui a récemment failli ruiner toute notre mission, rendaient le maintien de Carmel impossible. Les Boers avaient exigé que les habitants de cet endroit leur fournissent des subsides, au détriment des hommes de leur propre sang. Lemue allait se résigner à quitter Carmel et à se transporter, avec tout son troupeau, dans quelque une des provinces que les Bassoutos ont pu conserver. Mais son œuvre était faite; l'heure de l'éternel repos allait sonner pour lui.

Affaibli par de cruelles inquiétudes et d'incessants travaux, il sentit revenir ces souffrances qui avaient failli l'emporter au début de son ministère. Il les avait éprouvées depuis lors en diverses occasions, mais avec moins d'intensité. Cette fois, un cancer de l'estomac s'était déclaré.

Les soins de deux médecins qui l'aimaient et le respectaient comme s'il eût été leur père, MM. Lautré et Casalis, lui procurèrent d'abord quelque soulagement, mais sans lui rendre l'espoir de guérir. Il souhaitait ardemment de revoir son ancien condisciple et compagnon d'œuvre, M. Rolland père. Ses conseillers médicaux, voyant combien ce désir était profond, consentirent au voyage. Il s'agissait de franchir, dans un wagon trainé par des bœufs, une vingtaine de lieues. Mais le mode de transport permettait à madame Lemue d'accompagner son mari. De plus, le chemin passait par Smithfield où résidait une de leurs filles, mariée dans cet endroit. Au besoin, on pourrait s'arrêter là.

On fut obligé de le faire. Jésus avait les premiers droits; c'est dans son sein seulement que Lemue devait revoir son ami,

Le *Journal des Missions* a reproduit une lettre pleine de résignation et de foi par laquelle madame Lemue nous a fait connaître les dernières scènes de ce lit de mort. M. Lautré nous avait envoyé, en même temps, quelques lignes bien senties sur la belle carrière du défunt. Il me pardonnera de leur avoir substitué une notice plus complète, mais c'est à lui que je veux laisser le soin de confirmer et d'étendre les notes de celle qui a eu avec lui le privilège de fermer les yeux de mon excellent ami.

« Ses souffrances étaient très grandes; mais le Seigneur lui a été fidèle et il lui a accordé beaucoup de patience, une parfaite soumission à sa sainte volonté. Madame Lemue ne quittait le cher malade ni jour ni nuit. Elle le soignait avec toute l'intelligence et tout le dévouement que ses amis lui connaissent. Elle était si bien identifiée avec les sentiments de son mari qu'elle pouvait, avec un admirable à propos, rappeler à sa mémoire les portions de la parole de Dieu qui lui convenaient le mieux. « N'est-ce pas, lui disait-elle, que tu peux dire avec Job : Quand même il me tuerait, je ne cesserais pas d'espérer en lui? » — « Oh ! oui ! » répondit-il avec sentiment. Il était très fréquemment en prière mentale et chaque fois qu'on lui offrait de prier avec lui à haute voix, il acceptait avec beaucoup de reconnaissance. Certains cantiques exprimaient plus particulièrement ses sentiments, entre autres celui qui commence par ces mots : « Je veux t'aimer, toi mon Dieu, toi mon père, etc. » Lorsqu'on lui lisait le psaume 116° il répétait avec effusion : « J'aime mon Dieu ! » On sentait qu'aimer Dieu en Jésus avait bien été et était encore le vœu de sa vie, le besoin de son cœur.

« La nature de son mal le rendait un peu mélancolique. Alors, le psaume 130, à partir du 1^{er} jusqu'au 6^e verset, semblait le mieux exprimer la disposition de son âme. La veille de sa mort, il demanda la Bible et choisit, pour qu'on le lui lût, le 3^e chapitre des Lamentations. Plus tard, il pria madame Lemue de lui en faire encore lecture, mais il accepta avec plai-

sir l'offre qu'elle lui fit de relire plus particulièrement les promesses qui sont renfermées entre les versets 21 et 26 et les versets 31 et 33.

« Il a eu la douceur de voir autour de son lit de mort tous ses enfants. Il leur a adressé des adieux tels qu'un père chrétien en peut faire.

« Le matin du jour où il allait nous quitter, le 12 mars, madame Lemue lui demanda s'il se sentait près de la vallée de l'ombre de la mort. « J'y suis, » répondit-il. Dès ce moment, il parla peu. Sa compagne ne s'entretenait plus guère avec lui qu'à l'aide de passages des saintes Écritures. « Seigneur, » disait-elle, « laisse maintenant ton serviteur aller en paix ! » — « Oui, » ajouta-t-il, « car mes yeux ont vu ton salut. » Ce furent les dernières paroles articulées ici-bas par ce digne serviteur de Dieu. Madame Lemue continuait à lui répéter quelques-unes des promesses contenues dans la Bible. Ses yeux s'éteignirent au moment où il entendait la requête d'Étienne : « Seigneur Jésus, reçois mon esprit ! »

« Notre ami avait exprimé le désir de prendre la sainte Cène avec les siens et quelques frères, mais avant qu'on n'eût fait les préparatifs nécessaires, Dieu l'a fait asseoir au banquet céleste. »

« Il a été inhumé à Carmel, à sa requête très expresse. De nombreux amis de toute extraction et de toute dénomination religieuse, se sont réunis sur les lieux pour rendre un dernier hommage à sa mémoire et donner une marque de sympathie à sa famille. La congrégation tout entière avait accompagné la dépouille mortelle de son cher pasteur à sa dernière demeure. Après le service, les fidèles entonnèrent d'une voix émue le beau cantique Sessouto : « *Re baseti mona futseng, — Re ka le rata yang?* Nous sommes étrangers ici, sur la terre ; Comment pourrions-nous l'aimer ?... »

Je disais en commençant cette notice que Lemue, si cela eût été en son pouvoir, m'eût empêché de l'écrire. L'étroite amitié qui nous liait, la confiance sans bornes que nous nous

étions mutuellement donnée, ont failli m'arrêter. Il est une chose qui ferait disparaître toute trace des scrupules que j'ai eu à surmonter, ce serait de voir ces lignes contribuer, en quelque mesure, à procurer à nos chères Églises des hommes aussi capables, aussi dignes que mon ami, de les représenter et de les servir.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

INDE.

VISITE A UN MILLIONNAIRE DU PAYS.

Les missionnaires d'un pays, appelés à voir et intéressés à étudier de près toutes les classes de la population, depuis les plus élevées jusqu'aux plus basses, peuvent mieux que personne en faire connaître l'esprit et les mœurs. Sous ce rapport, leur correspondance est une mine inépuisable que les gens du monde eux-mêmes peuvent prendre plaisir à parcourir.

Le révérend Kellogh, agent de l'Église presbytérienne des États-Unis au nord de l'Inde, envoyait dernièrement à son comité le curieux récit qu'on va lire. Il écrivait de la ville de Furru-kabad.

« Lundi soir, nous sommes allés, comme nous en étions convenus, rendre visite à Madhu Ram, Rajpoute de naissance, et le plus riche banquier de la ville. Bien souvent, en passant devant sa maison, j'en avais remarqué le portail massif, revêtu de peintures éclatantes, et le beau balcon qui étale au-dessus de la rue les riches ciselures de ses appuis et de sa balustrade. L'intérieur du logis n'est ni moins substantiel ni moins somptueux que la façade. Un escalier étroit, tortueux et es-